

Nicolas PATIN, Maître de conférences en Histoire contemporaine, Université Bordeaux Montaigne

## Krüger, un bourreau ordinaire

*Résumé* : Nicolas PATIN est actuellement maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Bordeaux-Montaigne. Ses principaux thèmes de recherches sont l'histoire de l'Allemagne de 1914 à 1945, l'histoire des élites politiques et du nazisme. Dans son ouvrage, *Krüger. Un bourreau ordinaire*, Fayard, Paris, 2017, il retrace, de 1914 à 1944, le parcours de radicalisation d'un haut responsable de la « Solution finale » en s'appuyant sur le journal inédit de Friedrich-Wilhelm Krüger.

### INTRODUCTION : SUR UN ITINÉRAIRE DE RECHERCHES

#### 1. Choix du sujet

La recherche sur les bourreaux constitue un champ à part entière, qui nécessite des connaissances en allemand et en polonais (alors que les recherches sur les victimes exigent plutôt la maîtrise du yiddish). Évidemment ces concepts ont une relative froideur : les gens qui ont été constitués comme des victimes par le régime nazi ont eu une vie avant, ne se réduisent pas à leur statut de victimes.

La question des bourreaux est centrale d'un point de vue moral: il existe une fascination pour la représentation du mal absolu [cf. à ce sujet l'ouvrage de Peter Reischel, *La fascination du nazisme*, Odile Jacob, Paris, 1993, 400 pages : il y montre que le peuple allemand n'était pas seulement dans une obéissance craintive et sans zèle, mais que de larges fractions de la population furent envoûtées et soulevées d'enthousiasme]. La question des bourreaux et du pourquoi charrie un imaginaire très fort, y compris dans la culture populaire (cinéma, jeux vidéo comme *Call of duty*, où on tire sur des nazis).

Friedrich-Wilhelm Krüger a 24 ans à la sortie de la Première Guerre mondiale. Après l'invasion de la Pologne par le Troisième Reich, en 1939, il devient le chef suprême de la police et de la SS dans le « Gouvernement général ». Il est moins connu que le responsable civil de ce territoire, Hans Frank, qui sera condamné et pendu à Nuremberg en 1946.

#### 2. Quelques éléments sur le parcours de chercheur de N. PATIN

Titulaire d'une bourse de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, il cherchait des soldats de la Première Guerre mondiale à Coblenz (archives) quand il tomba sur le volume 5 du journal de tranchée d'un soldat Krüger. Commence alors un parcours d'enquêteur qui le conduit aux archives militaires à Fribourg (Bundesarchiv Freiburg), où il trouve les volumes 1, 2 et 6 : puis à Munich (Institut d'histoire du temps présent) où il trouve une copie du volume de l'année 1938-39. Il mesure alors toute l'importance de sa découverte car on dispose de peu d'écrits intimes des bourreaux (journal de Goebbels, d'Alfred Rosenberg, de Hans Frank). Ce journal est resté jusque-là inconnu car la source était interdite d'accès jusqu'en 2004. N. Patin se rend alors à Washington, à l'United States Holocaust Memorial Museum (USHMM), où ont été scannées toutes les archives en libre accès. Il y trouve le journal de Krüger pour l'année 1944 (en Croatie). Enfin, à Stanford (Hoover Institute), il trouve le volume 4 du journal et l'original de l'année 1938-39.

Il n'a malheureusement pas trouvé les journaux de 1939 à 1944. Il recherche alors les enfants de Krüger: d'abord Joachim Krüger, né en 1929 (qui porte un nom hyper courant, donc difficile à retrouver), puis son second fils, né en 1936, quand il était déjà Obergruppenführer, auquel il a donné un prénom typiquement S.S. et rare (qui ne peut être cité par N. PATIN car plus facilement repérable). N. PATIN trouve 36 descendants présomptifs, leur écrit, obtient 17 réponses. En 2016, il reçoit un e-mail du fils de Krüger, mais ce dernier ne veut lui parler qu'après l'écriture du livre, ce qui témoigne du poids du secret familial. Il lui apprend malgré tout que les archives familiales leur ont été prises en 1962 et sont conservées à Coblenz.

## I- LE “POILU” DE 1914 ET LE BOURREAU DE 1939-1945

F.-W. Krüger est né en Allemagne, à Strasbourg, en 1894. 5e d'une fratrie de 7 enfants, il grandit dans une famille militaire, où le père maintient la tradition prussienne. Comme il est un peu rebelle, il est envoyé à 13 ans à l'Institut du corps royal des Cadets de Karlsruhe, destiné à former les cadres de l'armée impériale (équivalent de notre Prytanée, lire à ce sujet Ernst Von Salomon, *Les cadets*, Bartillat, 2008]. C'est une école très dure, qui enseigne des valeurs conservatrices et viriles : “un chien et un cheval valent mieux que 50 femmes” !

### 1. L'expérience de la Première Guerre mondiale

Il a 20 ans en 1914. Son journal commence précisément le 1er août, et montre qu'il n'attend que ça ; il participe à l'attaque allemande en Belgique, à Liège. Son père se trouve seulement à 20 km, mais il est tué le 1er jour du conflit. Pour ce jeune homme, la vision mythique de la guerre dans laquelle il a été élevé va s'écraser contre la réalité. Il obtient une permission pour aller voir la tombe de son père, et se fait prendre en photo devant.

Il est percuté par le baptême du feu comme tous les Européens. Son journal contient ainsi près de 60 pages sur le seul mois d'août 1914. La guerre se révèle très différente de celle qui avait été prévue, avec les mitrailleuses, les obus, les barbelés (cf. Olivier Razak, *Histoire politique du barbelé*, Flammarion, Paris, 2009). Au bout de 3 jours, Krüger est devenu un soldat qui raconte tout, l'horreur de la guerre, son doigt arraché, la mort, les blessures. Son récit ressemble à du Jünger (*Orages d'acier*, publié en 1920), pointant ce que cette “guerre terrible” est en train de faire à l'Europe.

Pour autant, il ne devient pas pacifiste. Il suit plutôt la voie d'Ernst Jünger en cherchant à couper le lien avec l'arrière, comme beaucoup de ces soldats qui sont loin de chez eux (alors que les Français sont chez eux). Il est donc emblématique d'une société militaire qui se referme sur elle-même, plus nettement qu'en France. Il n'a presque pas de permissions, donc il se coupe de sa famille. Mais il se coupe également de sa hiérarchie supérieure : pour lui, ce sont des “connards”, des nuls, des spécialistes de la paperasserie, qui ne connaissent rien au front. On assiste donc en quelque sorte à une récupération du capital guerrier par les échelons inférieurs (cf. Jünger : nous sommes à mille lieues de la respectabilité bourgeoise, la guerre est vécue comme une grande école de la vie).

Krüger n'en retire pas non plus de haine de la guerre, on peut plutôt parler d'une réappropriation de la violence de la guerre. Cet investissement émotionnel dans la communauté du front va donner corps à l'idée de communauté du peuple (*Volksgemeinschaft*) dans la doctrine nationale-socialiste.

Krüger prend des photos, y compris de cadavres, ce qui est assez rare du côté allemand. Il montre des chevaux morts (ces animaux sont sa passion) et plus généralement des corps déchiétés par la guerre industrielle.

“Je suis devenu un cochon de tranchée”, dit-il, très éloigné du sympathique poilu, mais également du « pauvre couillon » des tranchées : il veut dire qu'il est devenu un soldat aguerri, qui n'a plus d'illusion sur rien, qui continue la guerre non pour ses officiers ou l'Allemagne, mais pour la Victoire, d'autant plus quand il repense au nombre d'amis qu'il a perdus.

### 2. L'expérience de la défaite et du retour à la vie civile

Au contraire de la France, où la victoire contribue à refermer le traumatisme, en donnant du sens au sacrifice, pour les Allemands c'est la défaite, ce qui signifie qu'ils ont consenti à tous ces sacrifices pour rien. Pour beaucoup, l'issue de la guerre est incompréhensible. Les milieux nationalistes attribuent la défaite à un « coup de poignard dans le dos » dont les responsables seraient les communistes et les juifs, qui auraient fomenté la révolution (alors que ce sont les sociaux-démocrates qui prennent le pouvoir en Allemagne en novembre 1918). Pourtant, Erich Ludendorff, général en chef des armées allemandes de 1916 à 1918, a déclaré

la guerre perdue dès septembre 1918. C'est seulement ensuite, au mois de novembre, que la révolution a éclaté, car un dernier baroud était exigé des soldats.

Dans cette période de reconstruction, Krüger participe aux corps francs, des milices para-militaires impliquées dans la guerre contre les Bolcheviques en Russie, mais aussi dans la guerre d'Irlande (cf. Robert Gerwarth, *Les Vaincus. Violences et guerres civiles sur les décombres des empires 1917-1923*, Seuil, Paris, 2019). Il est interné dans un camp anglais de prisonniers de guerre suite au Putsch de Kapp du 13 mars 1920.

Il se retrouve sans travail : le traité de Versailles impose une réduction de l'armée allemande de 800 000 à 100 000 hommes (alors que 13 millions de soldats ont été mobilisés entre 1914 et 1918). Il devient commis de librairie à Berlin, puis il va gérer une déchetterie.

### 3. La Seconde Guerre mondiale

En septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne, occupant rapidement l'Ouest du pays pendant que l'URSS attaque la partie Est. Pour les nazis et en particulier pour Reinhard Heydrich, l'Ouest de la Pologne est germanisable, car une grande partie de ce territoire appartenait à l'Allemagne avant le traité de Versailles. Les nazis se considèrent comme des colonisateurs, mais pas outre-mer, à la différence des Français et des Britanniques. Leur projet est de faire dans le Gouvernement général de Pologne un État « dépotoir », une « poubelle » pour tous ceux qu'ils ne veulent pas.

Krüger y est nommé en tant qu'administrateur, HSSPF (Höhere SS-und Polizeiführer), avec trois missions essentielles :

- Il doit assurer la sécurité sur les Polonais, donc assassiner des gens. Derrière la Wehrmacht, des unités SS de contrôle tuent ainsi près de 60 000 civils, dont 7000 juifs, entre septembre 1939 et janvier 1940. En mai 1940, il lance l'*AB Aktion*, c'est-à-dire une opération extraordinaire de « pacification ». Il dispose de listes préparées par Reinhard Heydrich, répertoriant 3000 noms correspondant à des élites polonaises (prêtres catholiques, universitaires). Il dirige aussi la lutte contre les partisans polonais, qui prend des formes très dures, y compris la prise d'otages. Il faut dire qu'il y a en moyenne 9000 attentats par mois contre les Allemands pendant la guerre (importance de la résistance polonaise notamment de l'*Armia Krajowa*).

- Il doit germaniser, même si au départ ce n'était pas l'objectif. En effet le « dépotoir » est repoussé vers l'Est. Cette évolution a été très bien étudiée par Christian Ingrao dans *La Promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide 1939-1945* (Seuil, Paris, 2016). Les nazis veulent expulser les juifs et y faire venir des Allemands. Ce qu'on ne sait pas encore, c'est si c'est une cause ou une conséquence. Cependant, les politiques purement idéologiques sont vouées à l'échec, les colons allemands sont parfois massacrés par les Polonais qui reviennent. Les nazis ramènent des Allemands de Roumanie ou d'Ukraine (où ils sont implantés parfois depuis le moyen âge), qui seront expulsés en 1945, comme 12 millions de personnes.

- Enfin, il doit mettre en œuvre la politique concernant les Juifs : d'abord la ghettoïsation (volonté de concentration ordonnée par Heydrich), port d'un signe distinctif (dès novembre 1939), instauration du travail forcé (ce qui tend à montrer qu'il n'y a pas dès le départ un projet d'extermination). Mais la situation change radicalement avec l'opération Barbarossa : la solution de l'assassinat systématique expérimentée à l'Est va être généralisée. Sur son territoire, Krüger organise la mise en place des centres de mise à mort de Belzec, Sobibor et Treblinka. Il dirige l'assassinat de 2 millions de Juifs (il y en avait 3 millions en Pologne avant la guerre). Le 17 juillet 1942, c'est encore Krüger qui signe l'ordre d'envoyer tous les Juifs du ghetto de Varsovie à Treblinka. Himmler est quant à lui « seulement » un bourreau de bureau. Au moment de la destruction du ghetto de Varsovie, il reste encore 75 000 Juifs de travail (sur les 450 000 au départ). Himmler ordonne à Krüger de liquider le ghetto, mais les Juifs se rebellent et tiennent tête aux SS. Le ghetto est cependant détruit en trois semaines. Krüger ordonne de dynamiter la grande synagogue de la rue Tlomackie, de tirer sur les enfants qui sautent de toit en toit. Il est totalement dans ce qu'il fait. On peut noter qu'il avait interdit aux Juifs travaillant à proximité de le regarder. Il est remercié le 11 novembre 1943, tout simplement parce que son travail est terminé. Il est alors envoyé sur le front en Serbie et en Croatie.

## II- DEVENIR KRÜGER : D'UNE GUERRE A L'AUTRE

Les travaux de recherche de N. PATIN sur Friedrich-Wilhelm Krüger n'ont pas été justifiés uniquement par la découverte de nouvelles sources ou la perspective d'une quête excitante de par le monde. Sa principale motivation est liée au style biographique en lui-même dans le cas très particulier des bourreaux. Comment comprendre l'évolution qui amène un jeune soldat désabusé de la Première Guerre mondiale à devenir un monstre fanatique et radicalisé de la Seconde Guerre mondiale ? C'est aussi un moyen de questionner l'évolution du traitement de l'histoire des bourreaux nazis depuis 1945. N. PATIN voulait ainsi confronter Krüger aux grandes tendances biographiques : l'une qui repousse le criminel dans la déviance et la monstruosité (Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006), l'autre qui cherche au contraire à le ré-humaniser (Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1963 et Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 1992).

## 1. L'explication par la déviance

Les études biographiques des bourreaux nazis ont eu parfois tendance à essayer de sauver la morale. En recherchant dans l'enfance de ces criminels des tares familiales, des expériences traumatisantes ou même de la folie, le biographe isole le bourreau du reste de la société, de l'humanité. Il nous rassure en expliquant que le bourreau n'est pas « un homme ordinaire ».

Cette grille de lecture du « bourreau extraordinaire » semble difficilement applicable à Friedrich-Wilhelm Krüger. En bon mari, il écrit régulièrement à sa femme des lettres d'amour jusqu'en 1944. Pour ses enfants, il est un père très présent, attentif, soignant et affectueux. Dans son travail, il agit en collègue et en supérieur attentionné. Dans les années 1930, il assure ainsi la tutelle d'une fratrie entière, les enfants d'un ancien combattant et SA ayant été son ordonnance. Lors de la dissolution de l'*Ausbildungswesen*, il tient personnellement à s'assurer du reclassement des 13 000 employés de la structure. Ces informations intimes donnent à Krüger un aspect de « normalité ».

La question peut aussi se poser du traumatisme de la Première Guerre mondiale pour le jeune soldat Krüger notamment en lien avec le concept de brutalisation (George Lachmann MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999). Le parcours de Krüger dans l'entre-deux-guerres est marqué par la mémoire du père mort dans les premiers jours du conflit en 1914. Il écrit chaque année à sa mère au jour anniversaire de la mort de son père. Son expérience de la Grande Guerre s'entrecoupe parfois avec sa carrière lors de la Seconde Guerre mondiale puisqu'il a été en Pologne pendant le premier conflit.

Pourtant l'évolution de Krüger, dans les années 1920 et 1930, semble moins marquée par une forme de déviance que par une trajectoire de radicalisation générationnelle qui affecte d'autres anciens combattants (Hitler, Göring, Röhm...). Celle-ci amène parfois à ne plus présenter les nazis comme des « pervers » mais comme des « déclassés ».

## 2. L'explication par le déclassement social

L'idée faisant des nazis des déclassés et des opportunistes est aussi répandue que celle faisant d'eux des monstres. Hitler est ainsi présenté comme un peintre raté, refusé à l'école des Beaux-Arts de Vienne. Goebbels, ministre du Reich à seulement 35 ans en 1933, aurait vu dans le nazisme un ascenseur social pour se venger de ses échecs d'écrivain. Adolf Eichmann est présenté comme un « livreur d'essence » (en réalité agent régional d'une compagnie pétrolière) et Odilo Globocnik comme un ouvrier du BTP (en réalité ingénieur en bâtiment). Cette vision de la radicalisation des cadres nazis est à nouveau rassurante. Elle offre une lecture sociale et cohérente de la nazification de l'Allemagne et laisse de côté l'idée révoltante qu'il y ait une adhésion rationnelle et idéologique au nazisme.

Pour Krüger, le déclassement social est réel et violent dans les années 1920. Après l'internement, il rentre chez sa mère puis trouve un emploi dans une librairie. Il s'engage ensuite à la BEMAG (*Berliner Müllabfuhr*) qui gère le nettoyage et les déchets de la ville de Berlin. Il en est renvoyé en 1928. Il se retrouve au chômage et entre au parti nazi en 1929. Il est possible que l'investissement de Krüger dans le nazisme soit

en partie lié à une quête de reconnaissance sociale et de pouvoir. Pourtant, il semble exagéré de réduire son engagement à sa seule envie de réussite personnelle. Cette ambition est-elle nécessairement contradictoire avec une adhésion idéologique ?

### 3. L'explication par l'idéologie

Après l'explication par la déviance (peu concluante pour Krüger) et celle par l'ambition socio-professionnelle (plus pertinente dans son cas), il faut comprendre comment le fanatisme et l'antisémitisme de Krüger ont construit sa « vision du monde ». Son journal intime permet de retracer en partie sa pensée et son parcours intellectuel. Dans son journal, Krüger laisse apparaître un antisémitisme très fort et dominé par la peur d'un complot international.

Cela n'est pas visible dans ses écrits de 1914 à 1918. Il apparaît comme un jeune soldat pétri de nationalisme germanique et de valeurs bourgeoises. S'enfoncé-t-il dans la radicalisation entre 1918 et 1920 ? Ses échanges épistolaires avec sa fiancée, puis sa femme, montrent leur antisémitisme commun dès 1920 et il est difficile de savoir si la radicalisation ne commence pas dès la défaite de 1918. Dans les années 1920 et 1930, les propos antisémites sont récurrents dans les courriers de Krüger. Pour la fête de Noël 1934, il reçoit un cadeau comportant des caricatures antisémites et intitulé « Des petites images pour des grandes personnes ». Son journal de 1938-39 contient tout un ensemble idéologique et antisémite où le complexe de persécution et le complotisme alimentent sa volonté de régler le « problème juif ». L'adhésion idéologique totale de Krüger au projet nazi semble donc compléter son envie de revanche sociale.

Enfin, la trajectoire de Krüger illustre le parcours de nombreux hauts responsables du génocide qui appartenaient à la « génération du front » de 1914-1918. Ceux qui vécurent une « guerre de Trente Ans » de 1914 à 1945. Pourtant, il existait aussi une autre génération dans les cadres nazis, la « génération des jeunes de la guerre » (« *Kriegsjugendgeneration* » cf. Christian INGRAO, *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, 2010). La « génération du front » ne constituait pas la majorité des bourreaux mais ils étaient nombreux dans la chaîne de décision.

Compte-rendu rédigé par :

Françoise MOREAU, professeure d'histoire-géographie et d'histoire des arts au lycée Clémenceau à Nantes, et Renaud MALGOGNE, professeur d'histoire-géographie-EMC au collège Montaigne à Angers.